

Laurence Corneau
Chicoutimi, Séminaire de Chicoutimi
2^e cycle, secondaire 5

Un papillon à Rivière-Éternité

Un soleil tiède envoyait ses rayons sur les parois de la statue de Notre-Dame-du-Saguenay, rendant son teint encore plus laiteux. Comme à l'habitude, elle priait au-dessus du Fjord, sombre et profond. Non loin d'elle, la municipalité de Rivière-Éternité était déjà bien éveillée. Ce matin-là, les oiseaux migrateurs volaient haut dans le ciel, et des enfants aux longs foulards et aux tuques en laine se cassaient le cou pour les observer. Les arbres avoisinants avaient troqué leurs feuilles vertes pour un manteau couleur feu. Ce dernier commençait à peine à tomber, et le parfum caractéristique des feuilles mortes se mêlait aux effluves enivrants des pains chauds du boulanger et ceux plus humides d'un ruisseau aux torrents bruyants. Intérieurement, les Éternitois souhaitaient tous voir le temps s'arrêter, rien que pour pouvoir profiter de cette période magique : l'automne. C'est également ce jour-là qu'allait naître Joséphine Wells. À ce moment même, sa mère faisait le dernier effort qui allait donner vie à sa première et dernière fille. La femme, qui avait mis au monde son enfant illégitime, mourrait à petit feu, perdant tout doucement un peu plus de sang chaque minute. Elle avait déposé le poupon près d'elle et enroulait entre ses doigts roses la chaîne d'une montre dont elle avait enclenché le bouton-poussoir avant un ultime soupir. L'enfant s'était endormie pendant ce qui semblait durer des années. Elle se réveilla affamée et vieillie : elle avait six ans. La montre sonnait une seconde fois. Sept ans maintenant. Le visage de la fillette s'était alors modifié. Ses yeux noisette étaient devenus plus éveillés, plus intelligents. Son nez pointait davantage, et ses lèvres encadraient un sourire encore plus éblouissant. Le silence régnait dans le cottage typiquement québécois, et lorsque Joséphine était sortie dehors pour la première fois, elle fut confrontée par la beauté brute de son village natal. La même beauté dont jouissaient ses traits.

Les bottines trop grandes de sa mère traînaient après chacun des pas de Joséphine. Le bruit âpre et régulier brisait un silence solennel, comme si la forêt en entier retenait son souffle. Trop obnubilée à regarder autour d'elle, la fillette manquait d'yeux et de temps. La montre sonnait à nouveau, marquant par son carillon un bref huitième anniversaire. Joséphine avait repéré une vieille dame qui buvait sa tisane les yeux fixes et penseurs. La jeune fille regardait au loin pour tenter en vain de savoir ce qui intéressait autant l'octogénaire. Elle s'était finalement laissée distraire par un banc de tulipes près d'une cour d'école remplie d'enfants. Ils jouaient silencieusement en ne se préoccupant pas une seconde de Joséphine, lorsque celle-ci y avait cueilli une fleur. Insensible à l'indifférence des enfants de son âge, Joséphine s'était mise à courir en semant des pétales et des rires derrière chaque enjambée. L'ignorance la protégeait d'avoir peur de ce que le destin avait impétueusement posé sur son chemin.

Les tulipes avaient une certaine chance. Elles n'auront jamais été aussi aimées qu'au moment où Joséphine plantait le dernier bulbe qu'elle avait déniché du jardin de la dame qui ne finissait jamais son thé. Néanmoins, lesdites fleurs étaient chéries par quelqu'un qui manquait de temps, à force de vivre tout trop rapidement. Joséphine en plantait une à chaque sonnerie de montre, chaque année. Elle avait compris que tout coup de carillon, aussi mélodieux soit-il à ses oreilles, avait l'effet d'une vague de froid parcourant son corps en entier. La mort arrivait, elle la sentait prendre racine dans le creux de son ventre. Joséphine Wells aimait la vie, bien au-delà de la sienne même. C'est pourquoi elle mettait en terre un bulbe de tulipe chaque fois que la mort avançait d'un pas. Elle mourrait, mais créait plus de vies en même temps. Satisfaite de son travail, elle s'était relevée fièrement en se frictionnant les mains. Voulant laver ses ongles encrassés de terre fraîche, elle courrait vers le ruisseau avoisinant. Elle fixait les torrents presque morts du cours d'eau quand elle trébucha sur une roche, s'étendant de tout son long sur le sol, la tête reposant sur un épais et puissant rocher qui avait accueilli sa tempe ainsi que la montre qu'elle avait au cou, toutes deux détruites.

Soudainement, Rivière-Éternité reprit vie et Joséphine mourut. Elle avait vécu 24 années alors que le village même n'avait pas vieilli d'une seule seconde. Une tache écarlate encadrait son visage, face contre terre, donnant par le fait même l'impression de la couronner. L'herbe sèche se gorgeait de son sang, s'imprégnait de ce papillon dont le vol aura été trop court. Les prés dans lesquels elle courait ne porteront pas la marque de ses pieds, ayant grandi trop vite. Le vent tentera en vain de porter le son de son rire, mais il se perdra. Il ne restera plus rien de Joséphine Wells, mais Rivière-Éternité se souviendra.

Le village reprenait le cours du temps. Madame Laberge avait terminé sa tisane et les enfants étaient retournés à leur pupitre, après une pause bien méritée. Le printemps succédait à un hiver long et rigoureux. Les Éternitois ont été plus que surpris de découvrir un champ de tulipes à l'entrée de leur village. Elles se dressaient hautes et fières d'exister, et personne n'a affirmé les avoir plantées. C'est à ce moment-là très précisément que la statue de Notre-Dame-du-Saguenay avait paru un brin enjouée de posséder la vérité sur ces fleurs qu'encore aujourd'hui les Éternitois considéraient comme étant l'œuvre de la magie.